

JUDITH KOELEMMEIJER

ETTY HILLESUM
L'histoire de sa vie
Biographie

TRADUIT DU NÉERLANDAIS (PAYS-BAS)
PAR PHILIPPE NOBLE & ISABELLE ROSSELIN

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original : *Etty Hillesum – Het verhaal van haar leven*

Éditeur original : Uitgeverij Balans, Amsterdam 2022.

ISBN original : 978-9-46382174-2

© Judith Koelemeijer

ISBN 978-2-02-153588-4

© Éditions du Seuil, janvier 2025, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Note liminaire des traducteurs

On ne saurait raconter « l'histoire de la vie » d'Etty Hillesum sans se référer aux écrits personnels qu'elle nous a laissés et qui couvrent un peu plus de deux ans, de mars 1941 à septembre 1943 – les deux dernières années de sa trop courte existence. Judith Koelemeijer a donc très logiquement construit son récit sur le socle du journal et des lettres d'Etty, qu'elle cite abondamment. Pour toutes ces citations, nous nous sommes reportés à l'édition intégrale en français des *Écrits d'Etty Hillesum. Journaux et Lettres, 1941-1943*, parue en 2008 aux Éditions du Seuil dans notre traduction. Sauf indication contraire, toutes les références aux écrits d'Etty Hillesum renvoient à cette édition. Quelquefois, nous avons cependant pu être amenés à modifier légèrement le texte de ces citations par rapport à notre traduction de 2008, pour mieux l'intégrer au contexte ou par souci de plus grande précision. Chaque fois qu'une citation était ainsi modifiée, nous l'avons signalé en note.

Le lecteur d'*Etty Hillesum. L'histoire de sa vie* est confronté à deux sortes de notes. Celles de l'autrice, qui ont pour but essentiel d'indiquer les sources de ses informations, sont numérotées par chapitre et figurent en fin de volume. Celles des traducteurs, qui donnent le plus souvent des précisions topographiques, historiques ou culturelles, sont des notes de bas de page, appelées par des lettres.

Comme dans les *Écrits* d'Etty elle-même, le texte original de la présente biographie est émaillé de passages ou d'expressions en allemand. Il s'agit ici surtout de termes bureaucratiques ou militaires ayant trait aux structures d'occupation nazies aux Pays-Bas, et du jargon propre aux camps de transit ou de concentration. En règle générale,

nous avons reproduit ces termes allemands une seule fois, avant de les remplacer par leur traduction française. Nous n'avons fait exception que pour certains termes sans équivalent connu, comme les grades des officiers SS. Tous les termes traduits de l'allemand sont en italiques, suivis d'un astérisque. À l'inverse, les mots ou expressions en français dans le texte sont extrêmement rares. Nous les avons identifiés en les mettant eux aussi en italiques, suivis de deux astérisques.

Comme dans le texte des *Écrits*, nous avons évité de confronter le lecteur francophone à un trop grand nombre de mots néerlandais. Nous avons traduit en français les noms d'institutions, de rues, de lieux et de monuments qui pouvaient l'être, ne conservant en langue originale que ceux qui sont connus de tous (Concertgebouw, Keizersgracht...), ou rebelles à l'adaptation.

Le diable est dans les détails, dit-on, et les traducteurs y sont aussi. Au cours de notre travail, nous avons demandé à l'autrice un grand nombre de précisions, qu'elle nous a très aimablement données. Nous lui exprimons ici nos sincères remerciements. Si des erreurs subsistent, elles sont entièrement de notre fait.

Philippe Noble, Isabelle Rosselin

Prologue

Le garçon était agenouillé devant le bureau de son père, qui se composait d'un grand plateau soutenu de part et d'autre par deux caissons. Avec précaution, il ouvrit celui de gauche. Sur le rayon du dessus étaient rangés les cahiers d'Etty Hillesum. Il y en avait toute une pile. Certains avaient une reliure spirale, d'autres non.

Il prit un cahier, prudemment, redoutant d'être surpris, et se mit à le feuilleter. Les pages étaient couvertes d'une écriture serrée. Malheureusement, avec ces pattes de mouches, il ne parvenait pas à déchiffrer un seul mot. Il remarqua cependant la majuscule « S », qui revenait partout sur ces pages. Est-ce qu'Etty désignait ainsi son père à lui ? Son père s'appelait Klaas Smelik, tout comme lui.

Il se dépêcha de remettre les cahiers en place. Il avait beau être né cinq ans après la guerre et n'avoir encore que dix ans, ils exerçaient sur lui une mystérieuse attraction. Etty était juive et n'avait pas survécu à la guerre. Elle était morte à vingt-neuf ans seulement. Il regardait les cahiers d'une morte et cette pensée l'horrifiait. Il avait peur de la mort¹.

Cela se passait vers 1960, la guerre était déjà derrière eux depuis quinze ans. Pourtant, à la maison, on parlait encore des années de guerre. Le nom d'Etty revenait fréquemment, lui aussi, dans ces conversations. Elle avait été pour son père une bonne camarade, et la meilleure amie de sa demi-sœur Johanna, qui avait trente-quatre ans de plus que lui.

Le soir, à table, son père racontait souvent qu'il avait essayé de persuader Etty de venir se réfugier chez eux. À Hilversum, ils avaient un vide sanitaire invisible sous le plancher de leur villa. C'était l'endroit idéal pour se cacher.

Son père était écrivain, ses récits étaient captivants.

« J'ai empoigné Etty et j'ai gueulé : "Toi, tu vas rester ici !" »

Mais Etty lui avait lancé un regard étrange, presque hostile, et lui avait dit : « Tu ne me comprends pas. Je veux partager le sort de mon peuple. »

Là, son père marquait un temps de silence. Puis il soupirait : « Alors, j'ai su que tout était perdu. »²

Son père ne comprenait toujours pas. Il avait prévenu Etty que le camp, en Pologne, ce serait sa mort. Et pourtant, il n'avait pas pu la sauver.

À présent, il ne restait plus à Klaas père que le journal d'Etty. Onze cahiers entreposés dans le caisson de gauche du bureau.

Un jour, juste après la guerre, une amie d'Etty, elle s'appelait Maria Tuinzing, était venue chez eux à Hilversum³. Elle avait avec elle une pile de cahiers et leur avait expliqué qu'Etty les lui avait confiés. Si jamais elle ne revenait pas de Pologne, avait dit Etty à Maria, elle devrait remettre son journal à Klaas Smelik. Et ce serait à Klaas, qui avait des contacts dans l'édition, de s'occuper de le faire publier.

Son père avait approché différents éditeurs, il le savait. Mais aucun d'eux ne voulait publier le journal. Ils le trouvaient trop philosophique, lui avait expliqué son père.

« Les gens veulent qu'on leur raconte que les Allemands étaient les méchants, et les Néerlandais les bons. Ils veulent qu'on leur parle d'atrocités et d'actes héroïques. Mais Etty pensait justement que les gens devaient arrêter de se haïr. »

Il voyait bien que son père souffrait vraiment de ne pas avoir réussi à publier le journal. Son père n'avait pas pu réaliser le souhait d'Etty. Il avait échoué.

Il le regrettait aussi pour lui-même. Ce qu'il y avait dans ces mystérieux cahiers, il n'en avait aucune idée. Et sa principale question ne recevrait peut-être jamais de réponse. Comment Etty avait-elle pu préférer la mort, alors qu'on lui offrait la vie ? Que pouvait-il y avoir de plus important qu'une vie humaine⁴ ?

PREMIÈRE PARTIE

L'homme à l'antenne

Elle avait vécu cette journée comme celle d'une renaissance. « Le 3 février 1941, j'ai été mise au monde », affirmait-elle avec conviction¹. Pourtant, Etty Hillesum avait déjà vingt-sept ans, mais il lui semblait que sa vraie vie n'avait commencé que ce jour-là – et que tout ce qui lui était arrivé auparavant ne comptait pas vraiment.

Cela s'était passé par un lundi matin glacial, durant le premier hiver de l'occupation allemande à Amsterdam². Etty avait rendez-vous Courbetstraat, rue Courbet, à une petite demi-heure de marche de son domicile à Amsterdam-Sud^a. Il soufflait un vent du Nord cinglant, la ville était couverte d'une épaisse couche de neige et il gelait à pierre fendre. Le week-end précédent, on avait organisé – guerre ou pas guerre – des compétitions de patin à glace dans tout le pays. Les tramways ne circulaient pratiquement pas ce jour-là, si bien qu'Etty dut faire le trajet à vélo en se frayant un chemin dans la neige³. Quand elle sonna au n° 27, elle était transie.

« C'est "l'objet" pour M. Spie-ier⁴ », lança-t-elle d'une voix timide dans la cage d'escalier.

« Montez ! » répondit une femme.

La rencontre d'Etty et de Julius Spier était survenue indirectement. Elle ne savait rien de lui, sinon qu'il était « psychochirologue » ; Spier était capable de « lire » dans les mains et de construire une analyse psychologique sur la base de cette lecture. Il donnait des cours et était

a. Avant l'introduction des codes postaux, la ville d'Amsterdam était divisée entre un « centre » et quatre secteurs identifiés d'après les points cardinaux. Etty habitait le quartier du Rijksmuseum et du Concertgebouw.

toujours à la recherche « d'objets », c'est-à-dire de cobayes disposés à montrer leurs mains à titre d'exemple. Cela avait suffisamment piqué la curiosité d'Etty pour qu'elle se déclare volontaire.

En haut des marches, elle fut accueillie par « une jeune femme aux cheveux crépus, d'allure garçonnière⁵ ». Etty voulut tendre la main et donner son nom, mais on l'arrêta net.

« Ici, on n'a pas l'habitude de se présenter », coupa la jeune femme d'un ton froid.

À l'évidence, l'objet devait être abordé de la façon la plus neutre possible. C'est pourquoi Etty allait mettre quelque temps à découvrir que la femme s'appelait Adri Holm. C'était une élève de Spier, et elle assurait aussi son secrétariat.

« Intimidée et frappée de stupeur », Etty était entrée dans le petit deux-pièces que Julius Spier louait chez la famille Nethe⁶. Elle remarqua tout de suite que Spier portait une culotte de cheval verte, assez semblable à celles des officiers allemands à l'époque. Il était grand, avait un début de calvitie et, avec ses cinquante-quatre ans, exactement le double de son âge à elle. Il était apparemment malentendant, car il parlait d'une voix forte et portait un appareil auditif pourvu d'une antenne pointée à la verticale, comme un organe spécifique qui lui eût permis de capter des signaux ignorés des autres personnes.

Première impression notée ensuite par Etty dans son journal : « Visage pas très sensuel, type étranger, physionomie familière pourtant. » Et elle poursuit : « Des yeux grisâtres, vieux comme le monde, intelligents, incroyablement intelligents, qui parvenaient à détourner un petit moment l'attention de la bouche charnue, mais pas complètement. »⁷

Lors d'un premier contact, Etty se montrait timide⁸. Le caractère inhabituel de ce rendez-vous l'aura sans doute rendue encore moins sûre d'elle. Cependant, elle était toujours ouverte à de nouvelles rencontres, surtout si cela lui permettait de faire connaissance avec un homme potentiellement intéressant. Elle aimait les hommes de qui elle espérait apprendre. Et elle aimait flirter.

Les nombreuses études consacrées rétrospectivement à Etty Hillesum mettent presque toujours l'accent sur son esprit, sur la richesse foisonnante de sa vie intérieure, mais semblent oublier que c'était aussi une jeune femme sensuelle. Etty avait des seins « comme de lourdes grappes de raisin », selon la remarque d'un de ses amants. Sous la masse abondante de ses cheveux bouclés, elle pouvait lancer des regards

mutins et connaissait très bien sa valeur comme amante⁹. En même temps, elle avait dans son allure physique une sorte de gaucherie, qui suscitait probablement une certaine sympathie. Elle était petite, un peu potelée, terriblement maladroite, et avait une démarche lente et vaguement chaloupée qu'elle définissait avec esprit comme son « pas mondialement célèbre de chamelle¹⁰ ».

Dans son sac, Etty avait au moins un livre. Elle ne sortait jamais sans sa provision de lecture. Etty avait un besoin vital de mots, comme on a besoin d'eau. Enfant, l'endroit où elle préférait se cacher était la bibliothèque de son père. Elle rêvait en secret de devenir écrivaine. Elle éprouvait une intense aspiration à donner du sens à tous les mouvements intérieurs qui la traversaient. Ce désir d'écrire pouvait être presque douloureux, comme celui qu'on éprouve d'une personne aimée et inaccessible. Mais elle n'avait jamais confié une seule lettre au papier. Pas assez de discipline, trop de névrose, trop d'agitation intérieure, trop peu d'assurance. Éternelle étudiante – son droit terminé, elle avait continué en langues slaves –, elle semblait ne vouloir se fixer sur rien. Depuis plusieurs années, elle logeait chez Han Wegerif, un veuf beaucoup plus âgé qu'elle, avec qui elle avait une liaison. Mais elle n'était pas très fidèle.

Etty n'était jamais plus heureuse qu'installée à son « cher bureau » dans sa chambre de la rue Gabriel-Metsu d'où elle avait vue sur la place du Musée et où elle pouvait s'absorber dans ses réflexions sur la grammaire russe ou sur une traduction de Tolstoï. L'idée qu'il pût exister des gens capables de lire non seulement dans les livres, mais dans les *mains*, lui avait été jusqu'à une date récente totalement étrangère.

Or à présent elle était là, dans « les petites pièces à la fois si monacales et si accueillantes » de Julius Spier, entraînée par ce qu'elle devait définir plus tard comme le goût pur et simple du sensationnel¹¹.

Quand on parle de « lire les lignes de la main », on pense à des fêtes foraines, des gitanes et de la voyance. Mais la chiromancie de Spier, disons-le d'emblée, était d'un tout autre ordre. Julius Spier était un juif aisé d'origine allemande, qui avait pu émigrer aux Pays-Bas au début de 1939 en toute légalité. À Berlin, il s'était fait un nom en ayant dans sa clientèle des célébrités comme Albert Einstein. En parallèle à une carrière lucrative dans l'industrie métallurgique, il s'était initié par lui-même à l'art de lire les lignes de la main. Au cours des trente ans et plus où Spier avait pratiqué la chiromancie, il avait élaboré une

méthode absolument unique, grâce à laquelle il pouvait, disait-il, se former une image de l'état psychique et physique d'une personne à partir des caractéristiques externes de sa main et des informations contenues dans les lignes de la paume¹².

De son propre aveu, Spier était capable de « lire » dans la main les principaux événements d'une vie, mais il se refusait par principe à formuler des prédictions d'avenir. Ce don particulier qu'il possédait, il voulait l'employer en premier lieu à aider les gens, et il arrivait souvent que l'analyse de la main débouche sur un trajet thérapeutique plus long. Spier connaissait bien le discours universitaire de la psychologie analytique de son temps. C'est sur les conseils du psychiatre suisse Carl Gustav Jung en personne qu'il avait ouvert en 1929 son cabinet de consultation. Les deux hommes s'étaient rencontrés à plusieurs reprises à Zurich et Jung avait été suffisamment impressionné par la précision de Spier dans ses analyses pour le soutenir de diverses manières et rédiger en 1940 à son intention une chaleureuse lettre de recommandation.

« Je connais M. Spier depuis plusieurs années et j'ai toujours vu en lui une personnalité extrêmement sincère et directe », écrivait Jung. « Indépendamment de ses dons particuliers de chiromagiste, il possède une remarquable perspicacité psychologique et procède de façon très scrupuleuse. Bien que sa méthode soit essentiellement intuitive, elle est en même temps fondée sur une expérience pratique impressionnante. La valeur psychologique de la chiromagie de M. Spier peut apporter une aide importante à tout psychologue, médecin ou pédagogue. Elle constitue une contribution notable à l'exploration du caractère humain en général. »¹³

Julius Spier avait examiné des milliers de mains. Cette fois, c'était le tour d'Etty Hillesum, dont il ne savait que deux choses : elle était célibataire et âgée de vingt-sept ans.

Etty fut invitée à prendre place dans un fauteuil de rotin qui se trouvait à côté d'une petite table ronde. Il n'y avait guère d'espace dans le deux-pièces de Spier, comme on peut le voir sur une photo de 1941¹⁴. Le « coin salon » jouxtait le bureau de Spier et juste derrière se trouvait une bibliothèque basse surchargée de livres. Le sol était couvert de tapis très simples, qui se plissaient quand on déplaçait des chaises. Au mur du fond était accroché un portrait au crayon du maître lui-même à l'allure vaguement bouddhique, les yeux baissés, ce qui lui donnait l'air de regarder de haut ses visiteurs.

Spier s'assit en face d'Etty. Le « cérémonial d'encre noire et de papier paraffiné », pour reprendre les mots mêmes d'Etty, pouvait commencer¹⁵.

La prise d'empreintes manuelles constituait un élément important de l'analyse de Spier. À cette fin, il utilisait de la gouache et non de l'encre comme le croyait Etty. Cette peinture était d'abord apposée sur une plaque de verre puis étalée au rouleau avant d'en enduire la paume des mains. Etty devait ensuite presser fortement les deux mains sur une mince feuille de papier translucide, de façon que les lignes de sa main s'impriment sur celle-ci en un réseau bien net, comparable aux sinuosités des courbes de niveau sur une carte géographique.

Spier incluait l'ensemble de la main dans son analyse, y compris par exemple la position et la forme des doigts ou même l'état des ongles. Pour bien examiner les mains d'Etty, il lui demanda de poser d'abord les coudes sur la table et de lever les mains en tournant les paumes vers elle. Ensuite elle dut mettre les mains sur la table, paumes d'abord vers le bas, puis vers le haut. C'est alors seulement que Spier lui prit la main et commença à y lire l'histoire de la vie d'Etty, telle qu'elle était à ses yeux, pour ainsi dire, imprimée sur la paume. Pendant ce temps, Adri Holm prenait des notes. Celles-ci étaient ensuite mises au net sous la forme d'un « protocole » : une description de toutes les lignes et caractéristiques de la main de l'objet ainsi que leur signification supposée.

Etty subit ce rituel avec un étonnement grandissant. Il lui semblait par moments que Spier lisait en elle à livre ouvert.

Dès le début, il avait mis dans le mille. « La main gauche diffère nettement de la droite, ce qui signifie que les parents doivent être très différents l'un de l'autre » : telle était la première observation de Spier, consignée par Adri Holm dans le protocole d'Etty¹⁶.

C'était parfaitement exact : beaucoup de problèmes d'Etty durant sa jeunesse venaient précisément du contraste saisissant entre ses parents.

La mère d'Etty était une juive russe qui, partie de Souraj, était arrivée aux Pays-Bas en 1907. On racontait qu'elle avait fui les pogroms de l'empire tsariste, mais personne ne connaissait exactement son histoire. Riva Hillesum-Bernstein était émotive, chaotique, colérique et très agitée, si l'on pouvait en croire les personnes qui l'avaient fréquentée.

À l'inverse, le père d'Etty, l'Amstellodamois Louis Hillesum, était un intellectuel typique ; en apparence, la retenue et la rationalité

mêmes. Il était né en 1880 dans une famille nombreuse du quartier juif, une partie – encore misérable à l’époque – du centre historique d’Amsterdam. Très intelligent et ambitieux, il avait réussi par un travail acharné à échapper au ghetto de son enfance. Titulaire d’un doctorat en langues anciennes, il avait enseigné durant des années le grec et le latin dans divers établissements d’un bout à l’autre du pays, pour finir proviseur du lycée de Deventer.

Louis Hillesum était petit et, souffrant d’une affection oculaire, avait mauvaise vue, même quand il portait ses lunettes aux verres en cul-de-bouteille. À côté de l’imposante Riva, il avait toujours l’air un peu falot, mais les apparences pouvaient être trompeuses. Chez lui, il préférait s’enfermer dans son bureau, le nez presque enfoui dans son livre pour mieux voir les lettres, restant ainsi éloigné d’une épouse bruyante et querelleuse.

Le protocole poursuivait en ces termes :

Le père, en bonne santé et fort physiquement, mais aussi solitaire et d’une nervosité inouïe, est un homme de science, très rationnel.

La mère, une Russe, est un être de sentiment. Très affective, susceptible, active, voire hyperactive, ambitieuse, impulsive.

La fixation de l’objet à la mère est négative, sa fixation au père positive. Du fait de son déchirement entre ses parents et d’un manque de confiance en soi, l’objet n’a pu développer ses talents¹⁷.

Pour Etty, l’expérience était dérangeante. Comment pouvait-il savoir tout cela, ce type, avec sa drôle de culotte bouffante ? Spier l’impressionnait par la facilité avec laquelle il explorait ses conflits intérieurs les plus profonds. Mais il l’irritait aussi : ce thérapeute qui lisait les lignes de la main paraissait vraiment très imbu de ses capacités¹⁸. « Mais aussi une impression très désagréable, quoique vague et fugitive : dans un moment d’inattention, j’avais cru qu’il parlait de mes parents ; mais lui : “*Non, tout cela, c’est vous : des dons de réflexion philosophique et d’intuition**” et divers autres compliments, “*tout cela, c’est vous**”. Il disait cela comme on glisse un gâteau dans la main d’un petit enfant : “Eh bien, tu n’es pas content ?” Oui, toutes ces belles qualités sont à vous, et vous n’êtes pas contente ? J’ai eu alors un instant de dégoût, vaguement humiliée ou peut-être seulement choquée dans mon sens esthétique, en tout cas

je l'ai trouvé, sur le moment, assez écœurant. Mais ensuite, revoilà ces yeux merveilleusement humains qui se posaient calmement sur moi et me sondaient du fond d'abîmes gris, des yeux que j'aurais voulu embrasser¹⁹. »

L'analyse dura une bonne heure. De temps à autre, Spier posait aussi des questions, pour mettre à l'épreuve ou confirmer ses hypothèses. Le protocole final ne comportait pas moins de quatre-vingt-cinq observations, fondées aussi bien sur l'examen visuel de la main que sur des interprétations intuitives propres à Spier. L'objet connaissait de nombreux problèmes – c'était une évidence – mais possédait indéniablement certains dons.

L'objet est extrêmement agité, très excitable, très sensible, vite irrité et est dans un état permanent de fortes tensions. La personne est entêtée et ambitieuse. En même temps, elle est timide et a besoin de reconnaissance.

Elle a des dons artistiques, écrit bien, est dotée d'une intelligence intuitive et mobile, possède un sens de l'équité, une bonne capacité d'observation, un bon fonctionnement des sens, elle sait s'adapter et est affectivement généreuse et chaleureuse.

Malgré ses nombreux talents, l'objet n'a réussi dans aucun domaine. Sur le plan érotique, l'objet est très facilement excitable, ce qui crée des problèmes dans sa vie sexuelle.

La personne est naturellement impulsive, extravertie et capable, comme sa mère, de bien formuler, mais en raison de son opposition à celle-ci, elle ne le fait pas. Lorsque apparaissent des sentiments authentiques, la pensée entre en jeu sur un mode tellement critique qu'elle refoule ces sentiments. L'affectivité est constamment interrompue par la pensée et en devient, à l'insu de la personne, saturée²⁰.

En résumé, l'objet souffrait d'une *occlusion de l'âme** généralisée. L'objet réfléchissait beaucoup trop et était entravé par un bon nombre de « sentiments inhibés ».

Il est frappant de constater qu'à aucun moment Spier ne mentionne les deux frères cadets d'Etty, Jaap et Mischa, alors qu'ils avaient eu eux aussi une grande influence sur le bien-être ou le mal-être d'Etty au cours des années précédentes. Jaap et Mischa se débattaient l'un comme l'autre avec de sérieux problèmes psychiques et avaient

dû être placés à plusieurs reprises en établissement psychiatrique. Ç'avait été pour Etty une expérience angoissante que de voir ses frères perdre leur emprise sur le réel. Mais il faut croire que ces événements n'avaient pas laissé dans la paume de ses mains des traces identifiables pour Spier, ou bien qu'ils n'avaient pas été évoqués durant la séance.

En plus des observations formulées dans le protocole dactylographié, plusieurs annotations manuscrites avaient été consignées sur la feuille portant les empreintes des mains. L'une d'elles semble contenir une étonnante prédiction : *Ligne d'expérience autour de trente ans**.

Spier avait-il vu qu'Etty ne vivrait pas au-delà de trente ans ? Si tel était le cas, il n'en a sûrement rien dit, car il s'interdisait par principe, on l'a vu, de formuler des prédictions. Il ne voulait pas influencer la vie de ses patients²¹. En outre, il savait d'expérience que les lignes de la main pouvaient encore évoluer²². Il ne s'agissait pas pour lui de prévoir le destin d'une personne. Il était bien plus important de permettre à l'objet d'appréhender son propre psychisme, avec ses forces et ses faiblesses, ses potentialités et ses inhibitions, de sorte que la personne en question pût prendre elle-même son destin en main. C'est pourquoi Spier avait demandé, à la fin de la séance : « Comment pouvons-nous aider cette personne ? »

« Et j'étais déjà conquise par lui, par ce qu'il m'avait montré de son talent », écrivait Etty, « et je ressentais un grand *besoin d'assistance** »²³.

Troublée et peut-être déjà amoureuse, elle rentra chez elle par les rues froides et enneigées d'Amsterdam.

*

Ce 3 février 1941, au moment où Etty laissait mettre à nu le fond de son âme, des hommes des « sections de défense », autrement dit de la milice du Mouvement national-socialiste néerlandais, le NSB, marchaient en groupe vers la place Rembrandt. Ils avaient pour cible le café De Kroon (la Couronne), l'un des rares débits de boisson de la ville à n'avoir pas encore accroché à sa porte de pancarte *Interdit aux juifs*. De Kroon était un établissement populaire, un grand café construit dans le style art nouveau. Lors de son ouverture en 1898, le quotidien *Algemeen Handelsblad* le qualifiait de « joyau de cette

partie de la ville ». Les juifs d'Amsterdam eux aussi le fréquentaient volontiers. Mais voilà que les nazis néerlandais lançaient un vélo dans la vitrine et faisaient bruyamment irruption dans la salle. Les consommateurs présents tentèrent de repousser les miliciens, mais c'était exactement ce qu'escomptaient les gaillards en uniforme noir. Ce fut une mêlée générale et le superbe mobilier d'époque fut réduit en miettes²⁴.

En ces premiers jours de février, c'était devenu un spectacle quotidien. Partout en ville, miliciens et autres nazillons du NSB provoquaient des échauffourées et des batailles de rue – tant et si bien que Hans Böhmcker, le *représentant** des autorités d'occupation allemandes à Amsterdam, put bientôt rapporter triomphalement à ses supérieurs à La Haye que la quasi-totalité des hôtels, restaurants et cafés amstellodamois avait cédé aux pressions et affichait partout les écriteaux requis, avertissant : *Interdit aux juifs*²⁵.

Mais le calme ne revint pas pour autant. Le dimanche 9 février, les troubles reprirent de plus belle. Ce jour-là, les miliciens du NSB convergèrent en grand nombre vers le vieux quartier juif où, dans les rues avoisinant la place de Waterloo, ils se mirent à renverser les charrettes des marchands de quatre saisons et à s'introduire dans les maisons, jetant par les fenêtres les articles ménagers et saccageant le mobilier. Un peu plus loin, sur la place Thorbecke, ils prirent d'assaut l'Alcazar, un café-concert où une artiste juive très populaire, la trompettiste de jazz Clara de Vries, se produisait justement cet après-midi-là devant un public nombreux – également juif pour une large part²⁶. Là aussi, le mobilier fut saccagé. Les échauffourées se propagèrent ensuite à la place Rembrandt voisine.

Jamais, depuis le début de l'occupation allemande, la ville n'avait connu de telles violences. Le quartier cossu d'Amsterdam-Sud où vivait Etty échappait encore à cette agitation. Mais elle avait certainement eu des échos des troubles qui agitaient d'autres secteurs. S'il est un moment où tous les juifs ont forcément pris conscience des menaces qui pesaient sur eux, c'est bien ce mois de février 1941²⁷. Sous le regard complaisant des Allemands se développait une véritable guerre entre bandes rivales, avec d'un côté les miliciens du NSB montrant une agressivité croissante, et de l'autre de grands groupes de jeunes juifs qui, refusant de subir plus longtemps ce terrorisme, avaient constitué leurs propres milices d'autodéfense. Ils avaient reçu le renfort des

ouvriers du Jordaan et de Kattenburg^a, qui avaient leurs raisons bien à eux de détester les Allemands²⁸.

Juste avant que cette sorte de guérilla urbaine n’atteigne son dramatique paroxysme, Etty était allée assister à une conférence de Spier. « Conférence avec projections : *l’interprétation** psychologique des mains, par Julius Spier », disait le carton d’invitation, imprimé en blanc sur fond sombre et diffusé auprès des personnes intéressées²⁹. Encore profondément impressionnée par l’analyse de ses propres mains, Etty s’y rendrait surtout, note-t-elle, « pour voir l’homme avec du recul, pour prendre sa mesure à distance avant de [se] livrer à lui corps et âme³⁰ ».

La conférence allait être donnée l’après-midi du samedi 8 février dans une grande villa de la place des Muses, toujours à Amsterdam-Sud^b, où résidait Alice, la sœur de Julius Spier. Etty remarqua immédiatement que Spier était entouré de « beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles charmantes ». L’ensemble lui fit néanmoins bonne impression. La conférence était de haut niveau, et cette seconde rencontre confirma à ses yeux la personnalité attachante du psychochirologue³¹. « Homme charmant. Rire charmant, malgré toutes ces fausses dents. Impressionnée ce jour-là par une sorte de liberté intérieure qui émanait de lui, par une souplesse, une aisance, une grâce très particulières dans ce corps massif³². »

Juste après cette conférence, les violences urbaines allaient encore s’aggraver. Par un mardi soir brumeux, le 11 février, de nouvelles bagarres éclatèrent dans le quartier juif et l’un des meneurs des milices du NSB, un certain Hendrik Koot, fut grièvement blessé ; il mourut trois jours plus tard. « Écrasé sous les pattes bestiales d’un peuple de nomades qui n’est pas de notre sang », commenta l’hebdomadaire national-socialiste *Volk en Vaderland*, “Peuple et Patrie”³³.

Le lendemain matin, les Allemands bouclaient hermétiquement le vieux quartier juif.

Ils avaient relevé les ponts mobiles et installé des barrages routiers. Pour les Amstellodamois, qui vivaient en paix depuis des siècles avec une importante communauté juive en plein cœur de la ville, ce fut un

a. Deux quartiers populaires historiques du centre d’Amsterdam, dont la population avait une certaine tradition d’opposition à l’autorité.

b. Alice Spier était mariée à un homme d’affaires néerlandais, Rudolf Leo Krijn. Tous deux ont été assassinés à Sobibór en 1943.

choc : les quatre lignes de tramway qui traversaient le quartier étaient à l'arrêt, et voilà qu'à l'orée se dressait tout à coup un grand panneau avertissant : *Judenviertel*, « *Quartier juif** ». Au début, le calme sembla revenir, mais après de nouveaux affrontements avec des milices d'autodéfense juives dans d'autres secteurs de la ville, Hanns Albin Rauter, le *commandant en chef des SS et de la police** aux Pays-Bas, estima qu'il était grand temps de « faire un exemple ».

Le samedi 22 février, des dizaines de cars de police allemands investirent le quartier juif et une petite armée de policiers se lança dans une chasse à l'homme visant les jeunes juifs de sexe masculin. Arrachés à leurs vélos, expulsés de leurs maisons, ils furent regroupés sur la place Jonas Daniël Meijer. Le lendemain, le dimanche 23 février, eut lieu une seconde rafle. Au total, quatre cent vingt-sept jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans étaient emmenés comme « otages » vers une destination inconnue³⁴.

« Protestez contre l'atroce persécution des juifs !!! Faites grève !!! Faites grève !!! Faites grève !!! » : cette rafle sans précédent de jeunes juifs entraîna à Amsterdam une grève massive et unique en son genre, qui est restée dans l'histoire sous le nom de « grève de février ». Les initiateurs du mouvement étaient des travailleurs communistes, souvent membres du CPN, le parti communiste des Pays-Bas, désormais interdit. Beaucoup d'employés de la ville d'Amsterdam leur emboîtèrent le pas. Le 25 février, aucun tram ne circula, il n'y eut pas de ramassage des ordures et des groupes importants de grévistes entamèrent une marche de protestation en plein centre, sur le Dam et le Rokin, où ils furent rejoints par des milliers de sympathisants³⁵. Les citoyens d'Amsterdam avaient repris possession de la rue. « C'était la fête, c'était "notre" jour », écrit alors un enseignant dans son journal. « Nous avons eu un moment de complète liberté. »³⁶

L'euphorie fut de courte durée. D'abord entièrement pris au dépourvu par la grève, les Allemands ripostèrent durement dès le lendemain. Un bataillon de policiers allemands et deux régiments d'infanterie de *SS-Totenkopf**^a investirent la ville ; des coups de feu furent tirés dans les quartiers populaires du Jordaan, de Kinker, et au marché de la rue Albert-Cuyp. Les employés grévistes subirent de fortes pressions pour

a. Littéralement « Tête de mort ». Unités créées à l'origine pour garder les camps de concentration, responsables de nombreux crimes de guerre.

reprendre le travail et durent acquitter de lourdes amendes ; ils furent licenciés par dizaines. Les dunes de Scheveningen, près de La Haye, furent le théâtre des premières exécutions de rebelles.

La résistance était brisée. Les juifs d'Amsterdam – qui, l'espace d'une journée, avaient cessé de se sentir seuls – étaient désormais en proie à l'incertitude et à l'angoisse. Était-ce un début ? Mais alors, le début de quoi ?

*

Moins de deux semaines après, Etty Hillesum entamait la rédaction du journal qui allait la rendre mondialement célèbre.

« Eh bien, allons-y ! » Ce sont les quatre premiers mots qu'elle écrit le 9 mars 1941 dans le cahier à reliure cartonnée bleu foncé qu'elle a choisi pour l'occasion. « Moment pénible, presque insurmontable pour moi : vaincre mes réticences et livrer le fond de mon cœur à un candide morceau de papier réglé. »

Après la première séance d'analyse des mains, Etty avait commencé une thérapie avec Julius Spier. Il lui avait conseillé de tenir un journal. En notant quotidiennement ses émotions et ses pensées, Etty aurait plus de prise sur sa vie affective. En outre, Spier avait vu sur ses mains qu'elle avait des dispositions pour l'écriture.

Mais au début, écrire était justement pour Etty une expérience pénible. « Les pensées sont parfois très claires et très nettes dans ma tête, et les sentiments très profonds, mais les mettre par écrit, non, cela ne vient pas encore », note-t-elle au tout premier paragraphe. « C'est essentiellement, je crois, le fait d'un sentiment de pudeur. Grande inhibition ; je n'ose pas me livrer, m'épancher librement, et pourtant il le faudra bien, si je veux à la longue faire quelque chose de ma vie, lui donner un cours raisonnable et satisfaisant. De même, dans les rapports sexuels, l'ultime cri de délivrance reste toujours peureusement enfermé dans ma poitrine. Érotiquement, je suis assez raffinée et, si j'ose dire, assez experte pour compter parmi les bonnes amantes ; l'amour peut sembler parfait, pourtant ce n'est qu'un jeu éludant l'essentiel et au fond de moi quelque chose reste emprisonné. Et tout est à l'avenant. Intellectuellement, je suis suffisamment entraînée pour pouvoir tout sonder, tout aborder, tout saisir en formules claires ; on me croit supérieurement informée de bien des problèmes de la vie ;

pourtant, là, tout au fond de moi, il y a une pelote agglutinée, quelque chose me retient dans une poigne de fer, et toute ma clarté de pensée ne m'empêche pas d'être bien souvent une pauvre godiche peureuse. »³⁷

Ce qui frappe, c'est que, dans ces premières pages de son journal, Etty ne dise rien de la grève de février ni de l'atmosphère qui régnait en ville – alors que l'effroi et l'indignation devaient encore être palpables dans la population. Elle commence en dirigeant son regard au fond d'elle-même, et si un sujet la préoccupe, c'est bien "S.", comme elle appelle Spier systématiquement, Spier qui semble l'avoir plus marquée que tout ce qui avait pu se passer les semaines précédentes.

« Me voilà donc chez lui, moi et mon "*occlusion de l'âme*"*. Il allait remettre de l'ordre dans ce chaos intérieur, en prenant lui-même la tête des forces contradictoires qui agissent en moi. Il me prenait pour ainsi dire par la main, en me disant : Tu vois, c'est ainsi qu'il faut vivre. Toute ma vie j'ai eu ce désir : si seulement quelqu'un venait me prendre par la main et s'occuper de moi ; j'ai l'air énergique, je ne compte que sur moi, mais je serais terriblement heureuse de m'abandonner. Et voilà que ce parfait inconnu, ce monsieur S., cet homme aux traits compliqués, s'occupait de moi, et en une semaine il avait déjà, malgré tout, fait des miracles³⁸. »

Spier lui apprit à faire des exercices de gymnastique et de respiration. Il prononça des « paroles libératrices » à propos des dépressions dont elle souffrait et de sa relation aux autres, parfois si problématique. Etty s'aperçut rapidement qu'elle commençait à mener une vie différente, plus libre, plus fluide. La sensation de blocage s'effaçait, remplacée par un peu plus de paix et d'ordre en elle-même. Elle avait conscience que cette évolution était encore due en grande partie à l'influence de la « personnalité magique » de Spier, mais comptait bien que tout cela ne tarderait pas « à se fonder psychiquement et à devenir conscient³⁹ ».

C'est précisément au moment où la persécution des juifs néerlandais par les Allemands éclate au grand jour qu'Etty commence à découvrir en elle-même des libertés insoupçonnées. Dans la vie publique, elle perd de la liberté de mouvement, mais, intérieurement, elle regagne chaque jour du terrain.

Pour Etty, c'est une expérience étourdissante. Au cours des années précédentes, elle avait ressenti fréquemment de fortes tensions psychiques. Chaque fois, elle avait craint d'être terrassée par une crise ou même de développer une psychose, comme ses deux frères⁴⁰. Au

début de 1941, le plus jeune, Mischa, venait d'être interné une nouvelle fois dans un établissement psychiatrique israélite, Het Apeldoornsche Bosch, le Bois d'Apeldoorn. Il y était encore deux mois plus tard, au moment où Etty commençait à tenir son journal⁴¹. Qui pouvait garantir qu'elle ne deviendrait pas folle à son tour ?

Dès sa toute première lettre à Spier, Etty exprime cette crainte qui l'obsède depuis des années : « c'était aussi, tout à coup, un sentiment infini de solitude, un pressentiment que la vie est terriblement difficile et que l'on doit tout faire tout seul et qu'une aide extérieure est absolument exclue, et de l'incertitude, de l'angoisse, il y avait de tout cela. [...] Et quand en vous quittant j'ai repris ma bicyclette pour rentrer chez moi, j'aurais bien voulu me faire écraser par une voiture et je pensais : Ah, il faut croire que je suis folle comme le reste de ma famille, une pensée qui me vient toujours lorsque je me sens désespérée pour une raison ou pour une autre⁴². »

Mais à présent, Spier l'a prise par la main et elle en ressent un soutien et une protection inconnus d'elle jusque-là. « Dieu, que j'ai pu être autrefois une pauvre petite chose, comparée à aujourd'hui », écrit-elle le 13 mars. « Viens de faire un tour de Patinoire*, heureuse et le pas léger, sans *exaltation**, presque objectivement heureuse. [...] Autrefois, je craignais à chaque instant que mes forces ne m'abandonnent, et elles m'abandonnaient naturellement, aujourd'hui je n'y pense plus et mes forces se renouvellent d'elles-mêmes pour chaque petite besogne dont je me charge. Il s'est accompli en moi une sorte de miracle. »⁴³

Sur la place du Musée, en face de la maison d'Etty, s'étendait le terrain de l'ancienne patinoire, installée depuis 1937 dans un autre lieu. Quand Etty se promenait autour de la place, elle appelait cela « faire un tour de Patinoire ». Le cœur se serre à la pensée que, sur cette même place où Etty éprouvait le 13 mars un sentiment aussi intense de liberté et de bonheur, avait eu lieu la veille encore un grand rassemblement de nazis néerlandais et allemands. Ils se rendaient au Concertgebouw, sur la gauche par rapport à la maison d'Etty, où le *commissaire du Reich** Arthur Seyss-Inquart devait prononcer un discours à quatre heures de l'après-midi.

Seyss-Inquart, le plus haut représentant de l'autorité allemande aux Pays-Bas, avait essayé au départ de gagner le “*peuple de seigneurs*”* néerlandais à la cause du national-socialisme en usant d'une certaine

douceur. Mais après la grève de février, dont il rejetait la responsabilité sur les juifs, son langage et son attitude se durcirent.

« L'ennemi du national-socialisme et du Reich national-socialiste, c'est le juif ! » lançait-il d'une voix sonore dans son discours au Concertgebouw. « Nous frapperons les juifs partout où nous les trouverons et tous ceux qui font cause commune avec eux auront à en supporter les conséquences. Le Führer a déclaré que les juifs ont terminé de jouer leur rôle en Europe, et par conséquent leur rôle est terminé ! »⁴⁴

Etty n'a rien dit de cette manifestation ni du rassemblement de foule, qu'elle aurait très bien pu voir de sa fenêtre. L'après-midi de ce mercredi 12 mars, elle avait rendu visite à Spier et fait ensuite avec lui une promenade au soleil sur le quai du Stade qui, à l'époque, marquait encore la limite sud de la ville. Ils en étaient venus à parler de l'orgasme féminin.

« Écoutez, est-ce que vous savez au juste ce qu'est le clitoris ? avait demandé Spier.

– Oui, avait répondu Etty benoîtement.

– Il y a beaucoup de femmes qui ne le savent absolument pas.

– Oui, et c'est bien triste », avait-elle admis, consciente de cet état de fait⁴⁵.

Dans son journal, la première référence à l'occupation allemande apparaît quelques jours plus tard. La veille, Etty avait lu avec S. quelques notes prises sous sa dictée par un de ses patients. Y était citée une phrase de Spier : il suffirait de l'existence d'un seul être humain digne de ce nom pour continuer à croire en l'humanité⁴⁶. Etty avait été si frappée par cette pensée que, dans un mouvement spontané, elle avait serré Spier dans ses bras.

Ce samedi 15 mars, elle écrit dans son journal à neuf heures et demie du matin : « C'est un problème de notre époque. La haine farouche que nous avons des Allemands verse un poison dans nos cœurs. "On devrait les noyer, cette sale race, les détruire jusqu'au dernier" – on entend cela tous les jours dans la conversation, et on a parfois le sentiment de ne plus pouvoir vivre cette époque maudite. Jusqu'au jour où est venue soudain jusqu'à moi, il y a quelques semaines, cette pensée libératrice qui a levé comme un jeune brin d'herbe encore hésitant au milieu d'une jungle de chiendent : n'y aurait-il plus qu'un seul Allemand respectable, qu'il serait digne d'être défendu contre toute

la horde des barbares, et que son existence vous enlèverait le droit de déverser votre haine sur un peuple entier⁴⁷. »

Cette haine, estime Etty, était une maladie de l'âme. Mais elle n'était pas dans sa nature⁴⁸. Ainsi formule-t-elle, dès les premières pages de son journal, l'attitude spirituelle qui, en définitive, va sceller son destin.

*

Beaucoup de vies connaissent un point de bascule. Un point à partir duquel les choses changent de façon si radicale que l'on peut parler dès lors d'un « avant » et d'un « après ». Pour Etty, c'est la rencontre avec Spier qui a représenté ce grand tournant. Elle a connu une seconde naissance en tant qu'être humain, et vécu cette transformation désirée si ardemment et depuis si longtemps qui a fait d'elle un écrivain.

Est-ce la raison pour laquelle Etty, dans son journal, parle si peu des événements qui ont jalonné sa vie avant ce 3 février 1941 ? On a souvent l'impression qu'elle est entièrement absorbée par son nouveau moi – et qu'elle préfère ne pas être rappelée à ce qu'était l'ancien. En écrivant, elle fait constamment la distinction entre « autrefois » – sa vie d'avant Spier – et « maintenant », comme pour souligner qu'elle est réellement devenue quelqu'un d'autre.

Pourtant, cette renaissance a bien été précédée par toute une vie. Et les parents d'Etty eux aussi, avec leur histoire personnelle, ont laissé des traces dans cette vie.

Spier avait même cru voir que tout avait commencé dès avant la naissance, dans le sein maternel : « Au cours de la grossesse, l'objet a été hypothéqué psychiquement par certaines expériences vécues par la mère. Cette hypothèque a perduré chez l'objet durant son enfance⁴⁹. »

Mais il faut dire que cette mère russe, Riva Bernstein, avait été passablement éprouvée.

Petite tsigane russe

D'après sa fille, Riva Bernstein était obsédée par la nourriture. « Allons, mange encore un peu. Tu n'as pas assez mangé. Comme tu as maigri¹ ! »

Au temps où elle vivait chez ses parents à Deventer, Etty était allée avec sa mère à un banquet organisé pour des mères de famille. Assise au balcon du théâtre, elle avait une vue plongeante sur le parterre, où sa mère était installée à une longue table « au milieu de beaucoup d'autres femmes au foyer » et mangeait de la soupe. Elle portait une robe de dentelle bleue. Elle mangeait avec gloutonnerie et concentration. Etty la regardait d'en haut, toute la scène l'affectait terriblement.

« J'éprouvais de la répugnance à la voir ainsi, et en même temps une folle pitié. Je suis incapable de l'expliquer. Cette gloutonnerie semblait indiquer qu'elle avait peur d'être privée de quelque chose dans la vie. Elle semblait terriblement malheureuse, et en même temps il y avait en elle une animalité repoussante². »

Cette scène est révélatrice de la relation entre Etty et sa mère. Etty s'irritait souvent de l'exubérance, de l'émotivité, de la présence écrasante de cette mère russe. En même temps, elle éprouvait de la pitié et de la compassion, et redoutait de ressembler justement beaucoup trop à sa mère.

« Je crois que j'ai toujours peur de devenir comme ma mère : par moments pleine d'enthousiasme, de vie et d'intérêt, et pour le reste me consumant intérieurement, me tourmentant avec ma fatigue et incapable de m'en sortir³. »

Les amies d'Etty voyaient certainement des ressemblances entre mère et fille. « J'avais une sympathie particulière pour la mère d'Etty,

car je reconnaissais en elle cet esprit russe que je trouvais toujours chez Etty », disait Hanneke Starreveld, une personne dont Etty deviendrait proche à une époque ultérieure. « La spontanéité, cette façon de faire et d'exprimer absolument tout ce que vos sentiments vous inspirent, quel qu'en soit l'effet. Dans la façon dont Etty gérait ses amitiés, je voyais une très forte parenté avec sa mère. Si leurs rapports étaient difficiles, c'est justement parce qu'Etty identifiait chez sa mère la projection de beaucoup de choses qu'elle rejetait en elle-même. »⁴

Il est frappant de constater qu'Etty ne s'est jamais demandé – du moins dans son journal – pourquoi sa mère était devenue telle qu'elle était. Etty montrait un très grand intérêt pour la Russie et la langue russe. Pourtant, elle n'a parlé nulle part des origines de sa mère, de sa famille russe, de la vie que menait Riva Bernstein avant de la mettre au monde. Comme si elle ne voulait rien savoir d'antécédents lourds à porter – alors qu'elle était elle-même un produit de ce passé.

Spier appelait Etty « petite tsigane russe⁵ ». D'autres amis aussi lui trouvaient quelque chose de « typiquement russe ». Mais qu'est-ce que cela signifiait pour Etty, qui était à moitié russe, de réunir en elle une âme slave et une âme hollandaise ?

On a parfois l'impression qu'Etty jugeait négligeable son côté russe, en raison de la distance qu'elle éprouvait vis-à-vis de sa mère. Dans un passage du journal où il est question de « l'âme collective » supposée des Occidentaux et des Russes du point de vue de la capacité à souffrir, Etty se range elle-même clairement du côté occidental : « Et je me suis soudain demandé : n'est-ce pas là la différence entre les Russes et nous, les Occidentaux ? Le Russe supporte jusqu'à la fin et prend sur lui tout le poids des émotions et souffre au plus profond de lui-même. Nous, nous cessons à mi-chemin de supporter et nous nous libérons par les mots, les considérations, les philosophies, les traités théoriques et tout ce qu'on voudra. Alors que nous sommes justement en train de ressentir des émotions, nous nous arrêtons, incapables de supporter et de souffrir plus longtemps, et nos cerveaux viennent à la rescousse, nous débarrassent de notre fardeau et construisent à partir de là leurs théories⁶. »

Etty se percevait elle-même avant tout comme Néerlandaise. Mais elle portait aussi en elle une histoire russe. Une histoire familiale judéo-russe de persécution et d'oppression.

Riva Bernstein était une réfugiée. Etty était au courant des pogroms en Russie ; on en parlait fréquemment dans le cercle des amis et connaissances de la famille Hillesum⁷. Elle avait grandi avec à l'esprit la menace qu'avait connue sa mère, l'idée de la fatalité qui pesait sur le peuple juif, condamné à la persécution et contraint de ce fait à une fuite ininterrompue depuis des siècles.

« Mes instincts vitaux de juive menacée de destruction » – c'est en ces termes qu'Etty définissait ce sentiment⁸. Plus tard, elle prendrait conscience d'une forte communauté de destin avec le peuple juif. Ce sentiment était profondément ancré dans les origines et l'expérience vécue de sa mère.

Mais quelle était exactement l'histoire personnelle de Riva Bernstein ?

*

La mère d'Etty était une femme courageuse et d'une certaine classe. On s'en rend compte dès le moment où elle se présente à la police d'Amsterdam, le 18 février 1907, pour se faire inscrire comme étrangère sur les registres de population.

Pour commencer, elle est arrivée seule, ce qui est tout à fait frappant de la part d'une femme de vingt-cinq ans en provenance de Russie. Presque toutes les femmes originaires d'Europe orientale inscrites au registre des étrangers voyageaient avec leur conjoint⁹. D'une manière générale, il semble que les Russes n'aimaient pas partir sans d'autres membres de leur famille. Pourtant, cette Riva Bernstein avait effectué seule ce long voyage, et de surcroît en plein hiver russe.

C'est l'un des frères d'Etty, Jaap, qui devait raconter plus tard que leur mère s'était déguisée en soldat pour garantir sa sécurité¹⁰. En ce temps-là, le trajet en train, qui durait plusieurs jours et passait par Varsovie et Berlin, n'était effectivement pas sans risque. La presse néerlandaise elle-même s'en faisait l'écho. Durant leur voyage, les réfugiés russes étaient victimes « d'insultes, d'humiliations, d'escroqueries » ou pire encore. Les voyageuses isolées étaient les plus exposées, signalait le *Nieuw Israëlietisch Weekblad* (« Nouvel hebdomadaire israélien »)¹¹.

Avec ce déguisement masculin, Riva s'était sûrement sentie plus en sécurité. Un manteau long, des bottes hautes, une toque de fourrure enfoncée sur la tête. Selon son fils, elle s'était même rasé le crâne.

Le récit de Jaap était peut-être une légende. Mais dans ce cas, c'était une belle légende, montrant une femme plus énergique que sa fille, plus tard, ne le laisserait bien souvent transparaître.

La profession indiquée par Riva à l'employé d'état civil lors de son inscription au registre des étrangers avait elle aussi de quoi attirer l'attention : « enseignante de russe ». Il n'était pas fréquent qu'une juive russe ait reçu une telle instruction. La plupart étaient couturières, ménagères ou indiquaient qu'elles étaient « sans profession »¹².

Le fonctionnaire de police avait noté en outre d'une belle écriture scolaire que Riva Bernstein était de « confession israélite », qu'elle avait les yeux bleus et des cheveux blond foncé – à son arrivée aux Pays-Bas, elle n'avait donc pas le crâne rasé¹³. Il avait également précisé qu'elle avait « le visage rond » et « le teint sain ».

Mesurant 1,62 mètre, elle n'était pas très grande – mais cela n'avait guère d'incidence sur son allure générale. Riva Bernstein était une femme qui faisait impression. Elle avait un buste volumineux et un regard souvent décrit comme perçant. Certains disaient qu'elle était jolie dans sa jeunesse et lui trouvaient même une stature imposante, voire majestueuse¹⁴.

Riva (ou Rebecca) Bernstein était née le 23 juin 1881 dans la petite ville de Potchep, district de Tchernigov^a, alors situé en Russie tsariste. Elle était la fille aînée de Michael Bernstein et Hinde Lipovsky, tous deux originaires des environs de Minsk, dans l'actuelle Biélorussie. Michael et Hinde avaient déjà une quarantaine d'années lorsque Riva est venue au monde, ce qui faisait d'eux un couple âgé dans le contexte de la communauté juive de l'époque. La plupart des ménages juifs étaient nettement plus jeunes et comptaient aussi plus d'enfants. Après Riva, les Bernstein eurent encore un fils, Jacob, en 1882.

Riva n'avait pas un an lorsque les juifs de Russie furent victimes d'une flambée de violence sans précédent. Le 13 mars 1881, le tsar Alexandre II avait été assassiné au cours d'un trajet en voiture à Saint-Petersbourg. La bombe qui l'avait tué avait été lancée par des révolutionnaires nihilistes – mais les représailles touchèrent surtout les juifs. Le fils et successeur du tsar assassiné, Alexandre III, accusa les juifs de nourrir des sympathies gauchisantes et antimonarchistes, et de vouloir saper le pouvoir autocratique du tsar. Partout où vivaient

a. Aujourd'hui Tchernihiv, ville du nord de l'Ukraine.

des juifs, des pogroms éclatèrent ; des maisons furent incendiées, des commerces pillés, des civils juifs assassinés dans au moins cent soixante-six villes et bourgs. Les habitants juifs de Potchep furent eux aussi pris pour cibles. En 1882, une centaine d'habitations juives et, sur la grand-place du marché, devant l'église orthodoxe, au moins cent vingt baraques de marchands juifs furent réduites en cendres¹⁵.

La famille Bernstein décida de chercher ailleurs son salut et partit pour Souraj, une ville plus petite et située plus au nord. Traditionnellement, les juifs de Russie n'avaient le droit de s'installer que dans ce qu'on appelait la « zone de résidence », un territoire comprenant la majeure partie de la Lituanie, de la Biélorussie, de la Pologne, de la Moldavie et de l'Ukraine actuelles, ainsi que la frange occidentale de la Russie. À la fin du XIX^e siècle, au moins cinq millions de juifs vivaient dans cette région, ce qui représentait à cette époque la plus grosse communauté juive au monde.

En Russie, les juifs étaient marginalisés, et ce depuis des siècles. Ils étaient exclus d'un grand nombre de professions, ne pouvaient accéder aux grades supérieurs de l'armée, ni *a fortiori* exercer des fonctions officielles dans l'administration. Il leur était également interdit de s'installer à la campagne ou d'être propriétaires terriens. La plupart des juifs russes vivaient dans des shtetls, petites villes de province à la population essentiellement juive.

La bourgade où Riva avait grandi, Souraj, était un exemple typique de ces shtetls russes. Lors du grand recensement de 1897, la ville comptait 59,9 % de juifs dans sa population. Parmi ceux-ci, beaucoup d'hommes étaient tailleurs, ouvriers métallurgistes ou commerçants ; ils vendaient du grain ou d'autres produits agricoles, des tissus ou du cuir¹⁶. La profession de Michael Bernstein, le père de Riva, nous est inconnue¹⁷, mais Jacob, son frère cadet, était tailleur de diamants et devait plus tard se présenter lui-même comme « courtier en diamants¹⁸ ». L'hypothèse qui s'impose à l'esprit est qu'il avait appris de son père le métier de diamantaire.

À Souraj, la famille Bernstein avait vécu des années durant dans une tranquillité et une aisance relatives. Riva était devenue enseignante de langue russe et avait donc dû fréquenter au moins un établissement secondaire. Cela n'allait certainement pas de soi pour une jeune fille juive dans la Russie du XIX^e siècle finissant. Les juifs orthodoxes ne favorisaient que les études des garçons, les filles étant vouées à

la maternité. Les parents de Riva étaient à l'évidence suffisamment libéraux pour avoir d'autres idées sur la question. En outre les élèves juifs – filles et garçons – éprouvaient les plus grandes difficultés pour être admis dans l'enseignement secondaire ou supérieur russe. Parmi les nombreuses mesures antijuives promulguées par le tsar Alexandre III en 1887 figurait l'introduction d'un *numerus clausus* pour les élèves et étudiants juifs, dont le nombre ne devait pas dépasser 10 % des effectifs d'un établissement.

Riva avait dû faire preuve de persévérance et recevoir le soutien sans faille de ses parents, qui avaient réussi à l'inscrire dans un lycée de filles ou à lui faire suivre des leçons particulières. Au recensement de 1897 – Riva avait alors tout juste seize ans –, on dénombrait exactement dix-huit enseignants juifs à Souraj. Et parmi eux, il n'y avait encore aucune femme¹⁹.

« Madame était aussi très érudite », devait dire une amie de la famille Hillesum²⁰. Pourtant, peu de gens voyaient en Riva une femme cultivée. Dans l'environnement provincial où elle vivait aux Pays-Bas, cette Russe allait être souvent la cible de ragots et de moqueries. Mme Hillesum était excentrique, chuchotait-on, elle portait de grands châles et des capes, tenues absolument pas hollandaises, et le néerlandais qu'elle parlait prêtait à rire. Son bon niveau d'instruction et ses indéniables dons musicaux étaient loin d'être reconnus par tous.

À Souraj, la famille Bernstein habitait la rue des Jardins, Sadova ulitsa²¹. Une voie longue et étroite dont la chaussée n'était pas empierrée et où, en hiver, les voitures s'enlisaient dans la boue ou la neige. La rue des Jardins était bordée des deux côtés par des maisons basses en bois, entourées de terrains conséquents. Potagers, poulaillers, le chant d'un coq et l'odeur d'un feu de bois : une bonne partie de Souraj avait encore un caractère campagnard. De la rue des Jardins, on atteignait en dix minutes l'Ipout, la rivière qui traversait la petite ville et décrivait juste en son centre une courbe serrée. Sur ses rives ombragées, on pêchait et on pique-niquait.

Riva avait vingt-quatre ans lorsque le sort des juifs de Russie connut une nouvelle aggravation dramatique. Cette année-là, le pays était au bord de la guerre civile. Le 9 janvier 1905, le tsar Nicolas II avait réprimé dans le sang une manifestation pacifique réclamant une extension des droits civiques. Ce bain de sang avait déclenché un soulèvement populaire, le premier depuis des siècles. Des grèves

massives dans l'industrie et des mouvements protestataires d'étudiants avaient paralysé l'activité économique et sociale ; les paysans avaient pillé les grands domaines de leurs patrons et incendié plus de trois mille propriétés. La police et l'armée avaient de moins en moins de prise sur le chaos.

Il fallut attendre le mois d'octobre 1905 pour que le tsar accepte finalement une extension des libertés publiques. Mais le « Manifeste » signé par le tsar le 17 octobre inaugura une nouvelle période de violences, cette fois perpétrées par le camp de l'ultra-droite. Le tsar semblant céder aux exigences des révolutionnaires, les partisans fanatiques de l'autocratie se sentirent investis de la mission de restaurer l'autorité tsariste. Ils s'en prirent en premier lieu aux « intellectuels et aux juifs », soupçonnés d'être les instigateurs de cette révolution de gauche.

Les monarchistes de l'ultra-droite se regroupèrent dans ce que l'on a appelé les « Centuries noires », formations paramilitaires protégées par le tsar et la police, qui lancèrent notamment des attaques contre les juifs. Entre octobre 1905 et septembre 1906, il n'y eut pas moins de six cent cinquante-sept pogroms dans la zone de résidence. La majeure partie d'entre eux eut lieu au sud de ce territoire et la région la plus touchée parmi ces districts méridionaux, avec un total de deux cent cinquante et un pogroms, fut justement la province de Tchernigov où résidait la famille Bernstein²². Ces flambées de violence prenaient souvent des formes inouïes. Au cours des années 1905-1906, on devait déplorer plus de trois mille morts et au moins deux mille blessés ; à l'issue de ces pogroms, des quartiers juifs entiers n'étaient plus qu'un amas de cendres²³.

Le pogrom qui ravagea Souraj le 6 novembre 1905 était suffisamment grave pour attirer l'attention de la presse néerlandaise et en particulier du quotidien *Algemeen Handelsblad*. Dans un article de ce journal d'Amsterdam, Souraj figurait parmi une longue série de villes touchées par les émeutes antijuives : « Les scènes déchirantes qui se sont déroulées le 7 novembre lors des obsèques des 412 juifs assassinés sont indescriptibles. Un grand nombre de femmes s'évanouissaient, l'air était empli de gémissements et de lamentations. Tous les commerces juifs et beaucoup de maisons chrétiennes étaient restés fermés. Les juifs enterraient les corps des étudiants. On déposait sur les tombes des couronnes portant des inscriptions telles que "Martyr de la foi", "Victime de l'autocratie", "Combattant de la liberté". Il était

impossible d'identifier les corps des 245 victimes, les visages ayant été rendus méconnaissables par les coups de sabre²⁴. »

Les Bernstein ne voyaient plus qu'une issue : partir de Russie le plus vite possible. Ils n'étaient pas les seuls. Entre 1880 et 1920, les juifs russes ne furent pas moins de deux millions à quitter l'empire tsariste. Fréquemment, les pogroms en étaient la cause immédiate, mais de nombreux émigrants avaient aussi des motifs économiques. Pour les Bernstein, le fait qu'Amsterdam était encore, en 1907, un centre important dans le commerce mondial du diamant, a certainement dû jouer. Ils y avaient plus de chances de réussite qu'à Souraj où bien des gens, marqués par les troubles politiques, avaient autre chose en tête que l'achat de bijoux.

Souvent, les émigrants russes avaient un parent qui les avait précédés et leur avait ouvert la voie. C'était aussi le cas des Bernstein. À Amsterdam habitait déjà une grand-tante de Riva, Paulina Eidinow-Lewis²⁵. Elle était originaire de la même bourgade, Kopyl, que le père de Riva, et avait émigré aux Pays-Bas dès 1895 avec son époux²⁶, Mendel Eidinow, un influent diamantaire moscovite²⁷. Pour Riva, Paulina et Mendel Eidinow étaient des membres importants de sa famille, ce qu'atteste notamment le fait qu'elle prendrait Mendel pour témoin à son mariage avec Louis Hillesum²⁸. Ils constituaient son ancrage russe dans un monde lointain et inconnu.

C'est au début de 1907 que Riva a sauté le pas. Elle est la première de la famille Bernstein à partir pour Amsterdam. Son frère Jacob la rejoint trois mois plus tard : l'inscription de ce dernier au registre des étrangers date du 13 mai 1907. Celle de Michael et Hinde Bernstein suit un mois après, le 10 juin. Les Bernstein s'installent collectivement au 21 de la 2^e rue Jan-Steen chez les Montanjees, une famille de la communauté juive-portugaise travaillant aussi dans le secteur du diamant.

D'ordinaire, les relations n'étaient pas des plus chaleureuses entre les sépharades, venus autrefois d'Espagne et du Portugal, et les ashkénazes d'Europe orientale²⁹. Mendel Eidinow, l'influent grand-oncle de Riva, semble ici encore avoir servi d'intermédiaire. Le pieux Eidinow était affilié à la synagogue (ashkénaze) de la rue Swammerdam et connaissait par ce biais une famille lituanienne, les Person, qui habitait au deuxième étage du 21, 2^e rue Jan-Steen, avant que Riva n'y emménage avec les siens. En outre, Eidinow et les Montanjees travaillaient dans la même branche, la taille et le commerce du diamant.

Partie de la rue des Jardins à Souraj, Riva se retrouvait ainsi à Amsterdam, au deuxième étage d'un immeuble du quartier populaire du Pijp. Elle avait laissé définitivement la Russie derrière elle. Mais elle avait emporté en elle ses souvenirs et ses angoisses, comme les poupées emboîtées et cachées à l'intérieur d'une matriochka.

*

L'une des principales leçons qu'Etty a apprises de Spier durant la première période de sa thérapie avec lui, est qu'elle devait cesser de formuler des exigences vis-à-vis de ses parents. Elle devait apprendre à considérer ses parents comme des gens à la *destinée* achevée, ils avaient leur propre destin à porter³⁰.

Pour Etty, c'est une prise de conscience libératrice. Il y avait beaucoup trop longtemps qu'elle s'opposait en particulier à sa mère. « Je ressens vis-à-vis de ma mère une opposition qui n'est pas encore tombée, et c'est pourquoi je reproduis fidèlement les comportements que je déteste chez elle³¹. » Il était temps pour elle de se détacher, de trouver sa propre voie et de commencer à se fier à ses forces intérieures.

Pour prouver à ses patients qu'ils étaient souvent plus forts qu'ils ne le pensaient, Spier avait développé un traitement peu orthodoxe. Non seulement il avait avec eux des conversations intenses, mais il les mettait au défi – en particulier ses patientes – de se mesurer à lui physiquement. Il le faisait en vertu de l'axiome « *Corps et âme ne font qu'un*^{*32} ».

La première fois qu'Etty a lutté avec Julius Spier, elle lui a fait une plaie à la lèvre. Se faire envoyer au tapis par une femme, c'était une expérience totalement nouvelle pour Spier. Etty s'étonnait elle-même de sa force : « toute [sa] tension intérieure, toute l'énergie accumulée » s'étaient libérées.

Spier a laissé Etty sécher la plaie en la tamponnant avec un mouchoir imbibé d'eau de Cologne. Puis la lutte a repris. Peu après, Etty s'est retrouvée étendue sous lui, « domptée ». Spier est resté « neutre », ce qui n'empêchait pas Etty de s'abandonner fugitivement au charme physique émanant de ce grand corps³³.

Pratiques totalement répréhensibles à nos yeux d'aujourd'hui, bien sûr. Comment Spier pouvait-il inciter ses clientes à engager avec lui une lutte où le thérapeute et la patiente se retrouvaient bien souvent allongés l'un sur l'autre ou finissaient enlacés ?

Etty elle-même n'était pas toujours convaincue de la pureté des intentions de Spier. Au cours d'une lutte ultérieure, il était à un moment donné couché sur elle, « gémissant faiblement et en proie au spasme le plus vieux du monde³⁴ ». Elle a pensé : « Belle façon de soigner tes malades, tu t'arranges pour en tirer du plaisir et en plus tu te fais payer, même si c'est peu de chose ! »

En même temps, elle était excitée par les attouchements de Spier : « pendant cette lutte, la façon de me saisir qu'avaient ses mains, sa façon de me mordiller l'oreille et d'enserrer mon visage entre ses grandes mains dans le feu de l'action, tout cela m'affolait complètement, je pressentais l'amant expert et captivant qui se trahissait dans ces gestes³⁵ ».

C'était passablement troublant. D'un côté, Etty trouvait que Spier se comportait en « goujat » et abusait de la situation. De l'autre, après une telle lutte, elle éprouvait justement un profond sentiment d'intimité avec lui, comme avec un ami de longue date³⁶. En outre, la découverte de sa force physique avait sur elle un effet libérateur³⁷.

Etty était tout sauf sportive. Au lycée, ses notes en gymnastique étaient toujours bien en dessous de la moyenne. « L'objet néglige son corps », avait constaté Spier dès la première analyse de ses mains. Seul l'intellect comptait pour Etty, et durant ces longues heures passées à son bureau, elle avait tendance à oublier son corps. Elle l'oubliait littéralement, ou presque : ses amis racontaient qu'elle ne sentait pas toujours très bon. Etty voyait surtout dans son corps – sauf en matière d'érotisme – un fardeau. Comme sa mère, qui se plaignait d'ennuis de santé divers et variés, elle était sujette à de fréquents maux de tête ou d'estomac, à des périodes de fatigue et des règles douloureuses. Spier lui fit prendre conscience du fait que, si elle voulait devenir plus forte, ce n'était pas seulement son esprit, mais aussi son corps, qui réclamait attention et entretien. Sur ses conseils, Etty allait dorénavant faire tous les matins des exercices physiques et respiratoires, et se laver de la tête aux pieds à l'eau froide³⁸.

Les premières semaines de son amitié avec Spier, Etty était ainsi constamment ballottée entre des sentiments contradictoires. Tantôt ce nouvel ami qui venait d'entrer dans sa vie suscitait en elle des fantasmes érotiques débridés, tantôt elle « jurait comme un charretier » lorsque le son de la voix de Spier, au téléphone, « mettait son corps en révolution ». Elle n'était tout de même plus une gamine hystérique ?

Dans ces moments-là, elle comprenait « les moines qui se flagellent pour dompter une chair impure ». Elle devait sans arrêt surmonter l'image de S. Elle ne voulait pas tomber amoureuse de lui. Ou plus exactement : elle estimait qu'elle n'avait pas le droit d'être amoureuse de lui. En même temps, elle jouait cette fois encore le jeu qu'elle avait si souvent pratiqué ; avec assurance, avec une liberté frappante pour une femme de son temps. Sa curiosité érotique l'avait toujours portée vers un grand nombre de partenaires.

Sur le papier, elle s'admonestait d'un ton sévère : « Depuis toujours, tu as l'habitude d'attirer des hommes à toi dans tes fantasmes, de la façon la plus éhontée, au point que c'est devenu une habitude avec laquelle il est difficile de rompre aussi brusquement. » Elle se provoquait elle-même en pensant constamment à Spier – alors qu'elle savait très bien que ce n'était que de l'avidité. Elle disséquait ses sentiments avec une implacable sincérité : « Le fait que lui aussi soit à deux doigts d'entamer une liaison avec toi te le rend encore plus séduisant, il est désormais à ta portée, cela flatte aussi un peu ta vanité et puis, il s'y ajoute encore une fois la "cupidité" la plus ordinaire, la plus terre à terre : tout cela, je peux l'avoir maintenant, cette bouche, ces mains, ces yeux et, avoue-le franchement, ce papier ne trahira pas le secret, il y a aussi ce sentiment : ce serait dommage de laisser filer tout cela, je le regretterais plus tard, je ne rencontrerai probablement jamais plus d'homme comme lui. »³⁹

Mais réciproquement, Etty aussi était pour Spier un *défi**. Il s'entendait très bien avec les femmes et avait toujours eu beaucoup d'amies, qui recherchaient sa compagnie parce qu'il était charmant, volontiers rieur, chaleureux, jovial, et qu'il leur portait un intérêt sincère. En Allemagne, il avait été marié à Hedel Rocco, qui n'était pas juive, et dont il avait eu deux enfants, Ruth et Wolfgang. Cette union s'était soldée par un divorce en 1935, Hedel Spier-Rocco ne tolérant plus la façon qu'avait son mari de fréquenter ostensiblement d'autres femmes. D'après Ruth, son père avait entretenu plusieurs liaisons sérieuses durant son mariage. Ainsi, vers 1932, avait-il été *follement** amoureux de la jeune et jolie cantatrice Vilma Fichtmüller, dont il soutenait les débuts dans sa carrière à la scène. Julius Spier n'y voyait pas matière à rompre son mariage, mais Hedel avait demandé et obtenu le divorce⁴⁰.

Spier avait eu ensuite une liaison avec une des élèves qui suivaient ses cours de chiropédie, Hertha Levi, professeure de piano et de

vingt-neuf ans sa cadette. En 1938, Hertha avait réussi à émigrer en Angleterre et, depuis, les deux amants vivaient séparés, « pleins de désir, solitaires, et ne faisant que penser l'un à l'autre », ainsi que Spier le formulait dans une lettre à Hertha⁴¹.

Spier ayant rendu visite à Hertha en Angleterre en 1939, le couple avait fait des projets de mariage. Spier espérait obtenir l'autorisation de faire venir sa fiancée aux Pays-Bas, où elle aurait pu lui servir d'assistante. Il envisageait aussi de s'établir finalement auprès d'elle à Londres, où il serait plus en sécurité. Hertha ne devait pas se sentir liée à lui par le mariage, lui avait-il écrit : après la guerre, elle pourrait reprendre sa liberté si elle le souhaitait. Spier se rendait compte qu'à vingt-trois ans, elle était en fait bien trop jeune pour lui.

Au début, Hertha avait semblé approuver le projet d'un mariage conclu par procuration en Angleterre. Mais au moment de signer l'acte à l'ambassade des Pays-Bas à Londres, « son bras refusa tout service ». Elle n'y arrivait pas ; sa main semblait comme paralysée. Elle ressortit du bâtiment et, désespérée, s'attarda encore une demi-heure assise sur le perron, puis elle rentra chez elle⁴².

Pour Spier, la déception était terrible. Pourtant, les deux amants ont évité la rupture. Ils ont continué à s'écrire presque tous les jours, exaspérés par les dysfonctionnements fréquents de la poste, et Spier a réussi – selon ses propres dires – à rester fidèle à Hertha durant deux bonnes années⁴³. Après une vie d'adultère, il avait décidé à cinquante-deux ans de tenir cette fois-ci son engagement vis-à-vis d'une femme. Spier appelait Hertha la « fiancée qui l'attend[ait] ».

Etty estimait qu'elle n'avait pas le droit de rompre ce vœu de fidélité. En outre, elle avait elle-même une liaison. Après chaque épisode de lutte avec Spier, elle sautait sur sa bicyclette pour retrouver « père Han », le veuf qui était depuis des années son amant – ce dont peu de gens étaient au courant.

« Pour moi, c'était *monsieur* Wegerif », devait déclarer un camarade d'études d'Etty. Il n'aurait jamais cru qu'elle puisse avoir aussi une liaison avec ce vieux monsieur. « À son âge, il fallait le faire, en être encore capable⁴⁴ ! »

Officiellement, Etty était « dame de compagnie » chez Wegerif, ce qui revenait à effectuer quelques travaux ménagers en échange du gîte et du couvert. Peu de temps avant l'arrivée d'Etty, père Han avait perdu son épouse, Willy ; c'était une cousine éloignée à lui, et une

femme extrêmement charmante et dévouée⁴⁵. Compagnons de lutte et sociaux-démocrates convaincus, ils avaient mis leur vie entière au service du SDAP^a et de leurs idéaux politiques. Ils avaient eu quatre enfants, dont seul le plus jeune, Hans, vivait encore sous le toit parental quand Etty s’y installa.

Parmi les amies d’Etty, beaucoup adoraient père Han. Un homme grand et mince aux manières parfaites, aux cheveux gris et au regard inquisiteur. Les amies louaient le calme qui émanait de lui, sa sagesse et son humour pince-sans-rire. Han Wegerif avait travaillé toute sa vie comme expert-comptable, essentiellement au service du mouvement syndical. Cela pouvait donner de lui une image un peu terne, mais le personnage correct en costume trois-pièces cachait un homme aux idées émancipées et à l’esprit large, qui ne jugeait pas à la légère et accordait aux autres leur pleine liberté.

« J’ai tellement d’admiration pour mon père », écrivait Ella, la fille aînée de Han, à son fiancé. « Il est tellement bon, tellement grand et large d’esprit. Il ne nous a jamais rien imposé, pas même pour notre bien, et il nous a donné toutes nos chances. »⁴⁶

Pour Etty, père Han était l’homme qui lui avait offert un foyer. Un refuge où elle pouvait en toute tranquillité vivre, travailler et être elle-même – soit à peu près tout ce que ses propres parents n’avaient pas su lui offrir. Le fait qu’elle partageait aussi sa couche, elle préférait le cacher à ses amis. Ils ne comprendraient pas, supposait-elle. Etty savait garder un secret et éprouvait des réticences à parler de ses sentiments les plus profonds. Père Han était le seul à qui elle s’ouvrait complètement. Au point qu’il le lui reprocha un beau jour : « Tu parles trop de toi. » « Mais seulement avec lui », commente Etty dans son journal, « avec les autres, je le fais justement trop peu. »⁴⁷

Etty parlait aussi beaucoup à père Han de Spier, son nouveau thérapeute, et du « Spier-club » formé par les amies et élèves du chirologue, qui n’allaient pas tarder à devenir ses amies à elle. Père Han réagissait avec bienveillance, et par la suite il allait inviter régulièrement chez lui Spier et le club des amies. Mais là encore, Etty donnait la preuve qu’elle savait se taire. Elle n’a jamais raconté à père Han qu’elle désirait physiquement Spier, ni qu’ils roulaient ensemble sur le sol dans une

a. SDAP : Sociaal-Democratische Abeiderspartij ou Parti social-démocrate des travailleurs, à ne pas confondre avec le NSDAP allemand.

visée soi-disant thérapeutique. Spier, en revanche, était parfaitement au courant de la relation d'Etty avec père Han⁴⁸.

Etty ne se sentait pas vraiment coupable. Elle se raccrochait à la pensée qu'elle saurait respecter la fidélité de Spier et que, du même coup, elle parviendrait aussi à rester fidèle à Han. Elle n'aurait pas voulu « le voir disparaître de [sa] vie ». Et c'est pourquoi elle devait garder ses distances avec Spier : « Un être humain ne doit pas vouloir tout avoir, même si c'est à sa portée. Si je peux vraiment remporter ici une victoire, j'en sortirai nettement plus assurée dans ma vie, j'aurai peut-être, pour la première fois de ma vie, réellement accompli une prouesse. »⁴⁹

Mais était-elle sûre d'y parvenir ?

Spier la provoquait tout autant. Un jour qu'ils étaient étendus sur le sol dans les bras l'un de l'autre, il lui avait glissé : « À vrai dire c'est un scandale de faire cela tout habillé⁵⁰. »

Etty se voyait très bien entrer chez S. une prochaine fois et lui dire tout de go : « *Je veux que vous soyez fidèle à votre amie**. » Et après avoir prononcé ces fortes paroles, fantasmait-elle, elle l'embrasserait sur la bouche, sur chaque recoin de sa bouche, calmement et sans passion, pour preuve de leur grande amitié, de leur amitié grandissante – et rien de plus.

Mais elle ne se faisait pas totalement confiance. « Ô mon Dieu, donnez-moi la force de rester aussi déterminée. »⁵¹

*

Physiquement, elle était en proie au doute et à la confusion. Mais spirituellement, au cours de ces premiers mois, Etty s'était donnée sans réserve à Herr Spier, qu'elle continuait à vouvoyer avec constance. On aurait dit que plus rien d'autre n'existait pour elle que ce maître à penser sage et débonnaire, dont elle pressentait intuitivement qu'il saurait répondre aux questions et résoudre les problèmes qui la tourmentaient depuis des années.

Il n'y avait aucun équilibre dans sa façon de vivre. Des périodes de vie intense, presque exaltée, alternaient avec des moments de mélancolie et d'absolue dépression. Ses attentes et ses espérances souvent trop ambitieuses dressaient autant d'obstacles sur son chemin. Elle se laissait épuiser par ces fantasmes sans commune mesure avec la

réalité. Il lui arrivait d'être trop fatiguée par ces cogitations et ces rêveries pour pouvoir affronter la vie réelle ou se concentrer sur son travail. Elle était obligée de se reposer, de faire la sieste, de prendre de l'aspirine, de pleurer, de ravalier sa déception. C'est Spier qui lui a appris à vivre plus dans l'instant. À se détacher, à observer une discipline, et à cesser de se fuir elle-même. Des leçons bien simples en apparence, et profitables à n'importe qui à n'importe quelle époque – mais pour Etty c'était une découverte de taille, et un défi non moins important.

« Avant, quand j'étais installée à mon bureau, j'étais pleine d'inquiétude, de peur de rater quelque chose dans le monde extérieur. Et de ce fait, je n'arrivais jamais à bien me concentrer sur mes études. Et quand j'étais dans la "vraie vie", parmi les gens, je regrettais toujours avec mélancolie mon bureau et n'étais pas non plus très gaie dans le monde. [...] Avant, j'étais obligée de me retirer du monde à chaque instant, parce que la multiplicité des impressions me troublait et me rendait malheureuse. J'étais obligée de me réfugier dans une pièce silencieuse. Aujourd'hui, cette "pièce silencieuse", je la porte pour ainsi dire en moi et puis m'y retirer à volonté, que je sois dans un tram bondé ou en train de faire la fête⁵². »

Dans l'écriture aussi, Etty s'était, jusqu'à présent, barré la route à elle-même. Depuis des années, les phrases, les histoires, les atmosphères se bouscuaient dans sa tête, mais quant à les traduire par écrit – elle n'y arrivait pas. Il fallait que ce qu'elle couchait sur le papier soit immédiatement parfait, que les mots soient à la hauteur des idées géniales qu'elle avait eues, alors qu'elle refusait de « faire [ses] gammes ».

Une ambition irréaliste, elle s'en rendait bien compte : « Dans des moments proches de l'extase, je me sens capable de monts et merveilles, pour retomber ensuite dans des abîmes d'incertitude. Tout cela faute d'un travail quotidien et régulier sur ce pour quoi je me crois le plus douée : l'écriture⁵³. »

En conseillant à Etty de commencer à tenir un journal, Spier mit fin à cette perpétuelle procrastination. Etty considérait clairement son journal comme un « cahier de brouillon » – ce qu'elle y écrivait n'avait pas à être parfait. Pour la première fois, elle osait laisser les mots s'écouler librement et, tout en écrivant, chercher son style et sa voix propres. À présent, elle pouvait passer des heures et des heures à écrire. À côté des conversations avec Spier et de la lutte, c'était

peut-être encore ce qui lui faisait le plus de bien. Elle avait enfin entre les mains un instrument pour donner forme au flux de pensées intense, mais chaotique, qui l'animait. L'écriture lui permettait d'avoir prise sur une réalité qui, auparavant, ne l'avait que trop souvent effrayée.

Il n'est donc pas étonnant de la voir, dans cette première période, opérer si fréquemment une distinction entre « avant » et « à présent ». Etty avait réellement le sentiment d'être devenue un autre être grâce aux leçons existentielles de Spier. Avant, écrivait-elle, elle avait « toujours le sentiment angoissé de n'avoir le temps de rien, en tout cas : pas le temps de s'adonner aux petites choses de la vie. Pas le temps d'aller chez le dentiste, le coiffeur, de faire le tour du pâté de maisons », de bavarder avec un ami ou une amie. Elle était sans cesse tourmentée par le « sentiment crispé et inquiet » que ces activités la détournaient de ce qui importait vraiment : l'étude, l'écriture, le Travail avec un grand T. « Une notion très mystérieuse », elle devait en convenir, « car dans la pratique il n'en sortait pas grand-chose, du fait de cette inquiétude et de cette angoisse intérieures »⁵⁴.

Spier lui avait appris que « l'être humain qui repose en lui-même » ne mesurait pas son temps, de même qu'un enfant pouvait s'absorber complètement dans l'instant présent⁵⁵. Pour parvenir à la paix intérieure et être à même de bien travailler, on devait justement *oublier* le temps et *s'oublier* soi-même. Pour Etty, c'était tout simplement une révélation. « À présent j'ai du temps pour tout, j'en fais plus et mon travail est plus intensif que jamais. Ce S. est un être précieux, il faut en prendre soin⁵⁶. »

*

C'était un mercredi matin, le 19 mars 1941. Etty était à son bureau, rue Gabriel-Metsu, et écrivait. Elle recopiait dans son journal quelques notes que Spier lui avait données⁵⁷. Il s'agissait de leçons de sagesse et de vie pratique, transcrites par les élèves de Spier durant ses cours de « psychochirologie ». En effet, les idées que Spier avait retirées de son expérience de chirologue et de psychologue, il avait pris l'habitude de les communiquer à ses élèves, qui pour la plupart étaient aussi en thérapie chez lui. Etty elle-même assisterait souvent à ces cours.

« Je reprends ce qui suit parce que j'y trouve, formulé de façon parfaitement adéquate et concise, tout le nœud de l'affaire », précisait

Etty. Il s'agissait d'un passage où Spier exposait ses idées sur la relation problématique entre parents et enfants. Entièrement en allemand : il parlait à peine néerlandais.

Librement traduits et résumés, les mots de Spier revenaient à ceci : l'enfant étant lié à ses deux parents, il était obligé de traverser les conflits que ses parents n'avaient pas résolus. Il incombait à l'enfant de se libérer de cette influence et d'apprendre à voler de ses propres ailes. C'était la seule façon d'acquérir son autonomie psychique. Mais ce n'était pas facile. Un tel affranchissement était comme une seconde naissance, impliquant beaucoup d'affrontements et de difficultés. Il fallait bien souvent surmonter des sentiments de culpabilité. D'ordinaire, l'enfant ne voyait de ses parents que leur façon d'être, leur comportement actuel, mais s'il voulait vraiment devenir adulte, il devrait aussi comprendre pourquoi ils étaient devenus tels qu'ils étaient⁵⁸.

Pour Etty, c'était un message important. Il fallait – analysait-elle pour son propre compte – « aimer ses parents au plus profond de soi » et « leur pardonner toutes les difficultés qu'ils vous [avaient] fait endurer du seul fait de leur existence : par la dépendance, le dégoût, le poids de la complexité de leur vie. »⁵⁹

Si beaucoup de parents accordaient à leurs enfants trop peu de liberté de mouvement, elle-même et ses frères, au contraire, en avaient trop reçu. Leurs parents, estimait Etty, s'étaient tellement laissés submerger par la complexité de la vie qu'ils n'avaient jamais été capables de faire des choix clairs. Ils n'avaient pas pu leur fournir de points de repère parce qu'eux-mêmes n'en avaient jamais trouvé, ils n'avaient guère pu proposer un cadre à leurs enfants en plein développement parce qu'ils n'avaient jamais pu en définir pour eux-mêmes. Elle écrivait : « Je vois se dessiner sans cesse, et de plus en plus nettement, notre mission : donner à leurs pauvres talents errants, qui ne se sont jamais fixés ni délimités, la possibilité de croître, de mûrir et de trouver leur forme en nous⁶⁰. »

Riva Bernstein était partie à la dérive, entraînée bien loin du monde familial de sa jeunesse. Mais à vrai dire, cela valait aussi pour le père d'Etty, Louis, pourtant natif d'Amsterdam.